

L’histoire de la *vraie* Jeanne la Pucelle, du Moyen Âge à Matéi Visniec (The story of the *real* Joan the Maid, from the Middle Ages to Matéi Visniec)

Olga GANCEVICI

“Ștefan cel Mare” University of Suceava, Romania

Abstract: This essay focuses on Joan of Arc, a fifteenth-century figure that has since become part of global collective consciousness. Situated between history and myth, she can only be completely defined by her thaumaturgic aspect, resisting rational explanation. Symbol and prolific source of adoration, controversy, and diverse artistic renderings, the Maid of Orléans has also inspired a play by Matéi Visniec (2009), which delivers a contemporary interpretation of her story. Finding herself in the antagonistic position of both combatant and victim, once the commander of Charles VII’s army and the symbol of French liberation, the young woman has now become a brand for vinegar, mustard, pain d’épices, chicory, Camembert or Coulommiers cheese. Questions arise with respect to the claim made by Matéi Visniec’s heroine that she is the *true* Joan of Arc and the *miracle*.

Keywords: war, myth, history, truth, theatre

Préambule

Au cours de plusieurs recherches que nous avons menées sur le rapport entre les guerres et la condition de la femme dans ces entreprises sanglantes (Gancevici, 2012 ; Gancevici, 2023), en révolutionnaire, combattante, ainsi qu’en femme qui attend le retour de son mari/ père/ fils/ frère et qui subit elle-même toute sorte de violences derrière le front, l’une de nos conclusions est que l’état naturel de l’être humain est quasi généralement

conflictuel, mais, d'une manière transitoire, on arrive à des ententes, des alliances, des conventions de paix. Une violence atavique irrépressible, nichée dans les tréfonds de l'individu, le pousse au combat ; l'homme constamment guerrier n'est déjà plus un stéréotype, mais une marque indélébile de l'être, depuis toujours, en fait, depuis que l'homme est entré dans l'Histoire.

Au V^e siècle av. J.-C., Sun Tzu fournit un manuel sur les meilleures stratégies militaires et élève la guerre au rang d'art (2008). De nos jours, l'on pourrait s'imaginer vivre dans un monde qui élude l'agression, surtout armée, mais non : même lorsque l'on se croit en paix, l'homme doit garder son épée à côté, pour se défendre au cas où – idée en accord total avec les règles-recommandations du général chinois précité, ainsi qu'avec l'opinion de Matéi Visniec que « la liberté devait être défendue par les armes. » (2023, p. 105). La guerre déclenchée aux portes de l'Europe en 2022 prouve que la barbarie continue à être engendrée et répandue d'une manière proliférante, comme si l'objectif infraliminal de l'espèce humaine était la destruction et l'autodestruction à tout prix.

Pendant la Guerre de Cent Ans qui dura en fait 116 ans, de 1337 à 1453, on ne connaissait pas encore *L'Art de la Guerre*, la première traduction en français datant du XVIII^e siècle et en anglais, du début du XX^e siècle. On combattait avec des stratégies occidentales qui ont conduit à une guerre apparemment interminable. Il y eut plus d'une trentaine de traités de paix, plusieurs par an, un par an ou un tous les deux ans, jusqu'au moment où ils furent plus espacés. Afin de mieux ancrer notre recherche dans un certain contexte historique, nous retenons *Le Traité de Troyes* du 21 mai 1420, qui contenait une clause par laquelle Charles VI et sa femme, la reine Isabeau de Bavière, alliée aux Bourguignons, déshéritaient leur fils, Charles de Ponthieu, faisant ainsi d'Henri V d'Angleterre l'héritier légitime du trône. Ce à quoi s'ajoute *Le Traité d'Arras*, signé le 21

septembre 1435, entre Charles VII, devenu pourtant le roi de France, et le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, qui met fin à la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons. On retombe, avec cette guerre, ou plutôt ces guerres interrompues passagèrement par des paix provisoires, dans un Moyen Âge dominé par des disputes territoriales et maritimes entre les royaumes de France et d'Angleterre, des défaites et des reconquêtes, des luttes pour le pouvoir politique, dans les circonstances d'une crise économique qui s'aggravait par la chute démographique. On est, en effet, au plein milieu de l'époque de Jeanne d'Arc – mythe, légende, symbole (national), source féconde d'adoration, de débats, controverses, recherches scientifiques, d'œuvres d'art et littéraires, de spectacles, films et d'hommages diverses.

Jeanne n'a pas l'expérience de vie et de mort d'Hécube, la reine comblée qui a été témoin de la mort de tous ses enfants et à la destruction de Troie, sa cité prospère (Visniec, 2018). Elle n'a pas non plus la ruse de Lysistrata qui parvient à arrêter la guerre entre Athènes et Sparte en mettant au point une révolte des femmes par le biais d'une grève du sexe (Visniec, 2023). Avant d'être une victime de la guerre, Jeanne incarne la guerrière. Elle fut une jeune fille ingénue mais ferme dans ses convictions, avec une foi inébranlable et une confiance entière en Dieu. Sur ces attributs se greffent son patriotisme, sa vaillance et son destin de martyre.

Jeanne d'Arc entre histoire et mythe

Avec Jeanne d'Arc, on rejoint l'ensemble des personnalités fameuses dont en apparence tout le monde est au courant sans documentation, ni analyse détaillée, parce qu'elle fait partie de la conscience du monde (notamment européen, chrétien).

Surnommée posthumément la Pucelle d'Orléans, elle couvre deux aspects antinomiques de la guerre : d'une part, la violence exercée, et de l'autre, la violence subie. Elle s'intègre de

bon cœur dans les rangs des combattants français pour la libération, en acceptant, donc, l'agressivité, en s'identifiant elle-même à la main qui dispense la mort et en assumant le risque de devenir victime, à son tour, d'être blessée, meurtrie, tuée. (Mengète. « Un jour, une garde te violera... », Visniec, 2009, p. 108).

Jeanne assume une mission essentielle, mais reste confinée à un rôle second, derrière « son » roi Charles VII. D'ailleurs, les poncifs culturels sont inchangés depuis toujours, le premier rôle dans les guerres revenant aux hommes, peu importe à quel point les femmes sont impliquées dans les mouvements de combat (Bucaille, 2013). L'usage de la violence dans le cas de Jeanne n'est pas fait pour libérer la femme de la domination patriarcale de l'homme, mais pour libérer son pays de la domination des occupants étrangers et de leurs collaborateurs traîtres. Et, pourtant, on interprète les actions, le personnage de la Pucelle et son destin troublant de multiples points de vues, voire féministe, puisque l'Histoire se révèle en fonction des époques et des courants idéologiques qui se sont succédé.

Née vers 1412 à Domrémy, sur le territoire actuel de la Lorraine, et morte brûlée vive sur le bûcher le 30 mai 1431 à Rouen, à la suite d'un procès d'hérésie, réhabilitée en 1456, suite à un autre procès, béatifiée en 1909 et canonisée en 1920, sa fête nationale étant établie au deuxième dimanche du mai. Une jeune fille illettrée, mais obstinée à accomplir ce qu'elle croyait être sa sainte mission, celle de restituer à la France les terres conquises et les cités occupées, mais par-dessus tout, de restaurer la dignité et l'honneur du roi et de son peuple. Tel est le parcours de Jeanne dans un profil succinct et réaliste. Cependant, Jeanne d'Arc ne serait pas complète sans sa part de magie et de miracles. Tout compte fait, la Pucelle d'Orléans est (devenue) un mythe particulièrement grâce au profil thaumaturgique de sa personnalité, inexplicable de manière rationnelle.

D'une part, il y a des figures et personnalités historiques, des événements réels, des documents authentiques rapportant des données factuelles véridiques du Moyen Âge et de la Guerre des Cent Ans ; de l'autre, plusieurs incertitudes et approximations génèrent plutôt des interprétations des faits et des profils de ceux qui occupèrent le devant de la scène sociopolitique de cette époque-là. Jeanne d'Arc a donné naissance à de nombreux commentaires, vu les aspects de sa personnalité tant réelle que légendaire, et cela, dès sa naissance même, qui eut lieu vraisemblablement dans la ferme à trois pièces de sa famille composée par Jacques d'Arc (père), Isabelle Rommée (mère), quatre garçons et deux filles. Concernant la date de sa naissance, les historiens médiévisistes ne s'accordent pas là-dessus ; ceux qui encouragent le côté magique de Jeanne d'Arc, l'établissent durant la nuit de l'Épiphanie, pour ajouter à sa personnalité mythique la valeur symbolique de cette nuit des Rois, comparable à la « naissance d'un sauveur pour le royaume » (Beaune, 2004, p. 26). Il y en a d'autres auteurs qui mentionnent certains signes merveilleux accolés à la venue au monde de Jeanne, par exemple, le long chant nocturne d'un coq.

Originaire du duché du Bar – territoire aux suzerainetés diverses à l'époque –, Jeanne se révèle être placée au croisement d'éléments réels et immatériels, rationnels et inhabituels, mystiques, symboliques. Dès son nom, on est déjà en plein débat. Jeanne, Jeannette, ou bien Jehanne (Laurent-Lefèvre, 2004), selon la transcription latine de son procès en nullité de condamnation, elle est *Johanna Darc dicta Puella*. Cependant, l'encre a beaucoup coulé au sujet de l'anthroponymie, des toponymes (Arc), du patronyme orthographié différemment (Darc, Dars, Darx, Dare, Day, d'Ailly, Duly ou du Lys – fleurs qui figurent dans les armoiries conférées à Jeanne à la levée du siège d'Orléans), son matronyme rallié à son surnom enfantin (La Jeannette de la Rommée – à Domrémy, les femmes portant le nom

de leur mère) et, enfin, La Pucelle qui désigne l'héroïne en moyen français, ou bien, *Puella*, qui la caractérise, comme lui convint le mieux, d'ailleurs, à la fois en tant que fillette, jeune fille et vierge consacrée à Dieu. Vraiment, en écrivant l'Histoire, tout en cherchant à donner les informations les plus précises, on peut plutôt tout compliquer.

Jeanne souhaite accomplir une prophétie qui circulait dans sa province natale : perdu par une femme (Isabeau de Bavière), le royaume de France, pourrait être rétabli par une vierge des marches de Lorraine (Contamine, Bouzy & Hélyary, 2012, p. 104). Pour ce faire, elle suivra ses révélations et les « voix » qu'elle entendait. Au cours du procès, Jeanne affirme qu'elle a entendu les voix des saintes Marguerite d'Antioche et Catherine d'Alexandrie et de l'archange saint Michel, qui lui ont voué la mission de délivrer la France occupée par les Anglais. La première fois qu'elle aurait eu une telle expérience révélatrice qui l'aurait effrayée se fut lorsqu'elle avait environ treize ans. Puis, elle continuait à avoir de tels moments où les « voix » la guidaient. Inébranlable dans sa foi et dans sa ferveur religieuse, Jeanne parvient à rencontrer Charles VII, à le conduire au sacre, à Reims, et à intervertir le cours de la Guerre de Cent Ans, à la suite des victoires obtenues avec l'armée française qu'elle commande à Orléans et dans d'autres batailles, par ordre chronologique, de Jargeau, Meung-sur-Loire, Beaugency, Patay, Troyes, Montépilloy. Assiégés, Paris se défend et la ville-forteresse Compiègne rend Jeanne prisonnière des Bourguignons en 1430. Elle fut trahie et vendue aux Anglais par Jean de Luxembourg, comte de Ligny, pour dix mille livres. Accusée d'hérésie, Jeanne a été jugée dans le château de Rouen, à travers un procès plein d'irrégularités, et condamnée à être brûlée sur le bûcher en 1431. Sur l'ordre du pape Calixte III et à la demande du roi et de la mère de Jeanne, le procès fut repris et celle-ci fut innocentée et réhabilitée en 1456.

À l'égard de Jeanne d'Arc, reste et continue à s'accumuler une énorme quantité de documents faux ou déformants, témoignages imprécis, portraits réalisés par ouï-dire, donc imaginés, à part les minutes des deux procès qui ne sont pas elles non plus exemptes d'altérations diverses. Y déceler les vérités s'avère être un processus méticuleux et le chercheur n'a finalement aucune garantie qu'il soit propriétaire de la pure vérité.

La véritable mais évanescence Jeanne d'Arc de Matéi Visniec

L'une des personnalités les plus célèbres, Jeanne d'Arc traverse, ainsi, les siècles dans des centaines de productions artistiques, tantôt pour être « récupérée », tantôt pour être déformée, diffamée et/ou prise pour icône pour différentes causes.

Basé sur une vaste documentation, Matéi Visniec propose une nouvelle représentation de Jeanne entre histoire vraie et mythe. Avec sa pièce de théâtre *Jeanne et le Feu* (2009)¹, il révèle au fur et à mesure, « [u]ne triste histoire » (p. 14), dans des séquences qui s'étalent comme les pièces d'un *puzzle* de la vie et de la mort de « [l]adite Jeanne » (p. 83) qui se présentait comme la messagère de Dieu.

Jeanne se révèle comme « le miracle » nécessaire (pp. 37-38) pour sauver la France (p. 18) dans le contexte où « ça fait cent ans que les chrétiens sont en guerre contre les chrétiens. Cent ans que l'Angleterre se bat contre la France et que les Français se battent entre eux... » (p. 41). Problématiser et dénoncer la barbarie engendrée par les guerres en général et les guerres

¹ En roumain, la pièce *Ioana și Focul* a été jouée la première fois en septembre 2008, au Théâtre de Comédie de Bucarest, mise en scène par Cătălina Buzoianu et au Théâtre National Eugen Ionescu de Chișinău, République de Moldova, mise en scène par Petru Vutcărău.

consanguines en particulier, c'est un point fort de la dramaturgie de Matéi Visniec. L'écrivain-journaliste cherche des réponses sur l'inconcevable violence de l'être humain, sur ce qui pourrait déclencher ce besoin irrépressible des gens dits « civilisés » de s'entre-déchirer et surtout sur une réaction aussi immédiate que possible pour stopper l'agressivité de ce monde « devenu fou. » (p. 41)

Plusieurs pièces de Visniec allèguent la guerre comme cause ou germe du Mal et de la violence inhumaine produite et subie par des humains : *La femme comme champ de bataille* (1997), *Hécube* (2008), *Lysistrata* (2023), quelques modules du recueil *Attention aux vieilles dames rongées par la solitude* (2004). Lucides et poignantes, elles rejoignent une thématique actuelle parfois épineuse, à part tous les contrecoups de la belligérance : viol, meurtre, idéologies extrêmes, (im)migration, pouvoir porté au paroxysme, besoin incontrôlable de dominer, déchaînement farouche des gens, déshumanisation, etc.

« La France n'est pas morte. » (p. 17) – affirme Jeanne qui a comme projet de sauver le roi et le pays. Une jeune fille appelée Jeannette, qui peu avant jouait avec ses copines Hauviète et Memgète à l'« arbre des fées » (p. 26), qui ne sait « ni lire ni écrire », qui aime ses deux vaches Praline et Bricole, son âne Ruscot et son chien Job, qui croit en Dieu et sait dire le *Pater*, l'*Ave Maria* et le *Crédo* (p. 26), veut « demander au roi de [lui] donner une armée pour aller chasser les Anglais » (p. 27). On peut douter fort qu'une fille si ingénue puisse accomplir un projet si grandiose. Et d'ajouter que l'on peut douter que son dessein soit raisonnable – fait qui lui attire la moquerie des autres qui la prennent pour « folle », « illuminée » (p. 17), « charlatane » et « petite sorcière » (p. 18). En fait, une jeune fille âgée de dix-sept ans qui ne sait « ni n'A ni B », mais « entend des voix » (p. 26) – des voix qui l'encouragent à délivrer le royaume de France – présente peu de confiance, que ce soit au XV^e ou au XXI^e siècle.

Elle sait « monter à cheval », mais cela ne suffit pas pour commander une armée royale. Ce que l'on considère aujourd'hui comme des stéréotypes culturels patriarcaux étaient enracinés au Moyen Âge : « Les filles ne font pas la guerre. » (p. 28), surtout « une pauvre paysanne » qui ne s'élève pas au niveau des généraux français chevronnés de l'époque.

Si l'on attend toujours des justificatifs mûrs, sages, rationnels et sérieux, les interventions de Jeanne, de même que sa propre brève existence, par rapport à la vie et à la mort de ses congénères, s'avèrent être inaccordables et irrecevables. Elle doit surmonter tant d'obstacles, à partir du plus controversé : *de nos jours* (à lire le XV^e siècle, tout comme le XXI^e siècle), le monde doute que cette jeune fille soit réellement l'envoyée de Dieu, même si, d'une façon conciliante, on peut avouer que « tous les peuplent aiment les miracles. » (p. 29). Jeanne d'Arc suit sa conviction et sa croyance et devient « idole », « ange » et prédicatrice (entre autres, elle prédit sa propre trahison, p. 83). Elle réussit à « réveiller » le roi « pour que l'histoire puisse s'écrire » (p. 29), même si celle-ci sera réécrite à maintes reprises et interprétée selon les nécessités, parce que « [c]'est ça l'histoire, c'est toujours compliqué » (p. 16).

La pièce de Matéi Visniec entrelace le théâtre médiéval et les formules actuelles, postmodernes. Gravité et burlesque y coexistent, ainsi que plusieurs éléments des *soties* (le monde « devenu fou. », p. 41), *moralité* (certaines présences allégoriques antagoniques, par exemple, les voix des saints *versus* les « personnages fulgurants » de la Mort et les Squelettes) et *mystères* à la fois *profanes* et *religieux* (le sujet puisé dans l'Histoire, mais également dans la vie de la sainte Jeanne d'Arc). La *danse de la mort* (pp. 44, 59) mène à l'hystérie collective (p. 61), passant par « la fête des fontaines » (p. 72) et le chant d'un Troubadour (p. 57). Une scène propose un « court spectacle de marionnettes et jeux de doigts » (p. 69) pour représenter la

délivrance d'Orléans. Le pallier fantastique peint le jeu de « l'arbre des fées » pp. 76-77), ainsi qu'une licorne qui traverse toute l'histoire et intègre le sacre du roi dans ce contexte tracé au carrefour réalité-surnaturel-rêve (p. 79). Drame, satire, féerie sont mixés conjointement, à « la foire de l'histoire » (« Venez voir un grand pays à genoux... Venez, le spectacle est gratuit, venez voir un pays agonisant... », pp. 62-64).

Une troupe de comédiens errants, dont « [l]e théâtre est leur vie » (p. 65), se charge de jouer le parcours de Jeanne. Un Conteur, c'est le meneur du jeu. Cependant, Jeanne, que les comédiens prétendent n'avoir jamais vue auparavant, celle qui déclare et répète tenacement être « la vraie Jeanne d'Arc » (p. 19) et « le miracle » (pp. 37, 38), révèle que la troupe expose mal son histoire. Elle, « Jeanne la mal jugée », « Jeanne la mal racontée » (p. 49), confiera au public, c'est-à-dire à la postérité, la vérité sur sa vie et ses exploits.

D'une autre perspective, « [l]es maîtres de la bouffonnerie et de la vérité » ont inventé Jeanne (p. 39), tandis que « les conteurs gagnent toujours face à l'histoire. » (p. 20). De leur côté, les historiens sont finalement pressés à « [a]rrachez [...] tout ce qui touche à Jeanne d'Arc » (p. 120), geste qui lui enlève tout mérite à l'égard de ses victoires, mis intégralement sur le compte de Charles VII. Toutefois, « Jeanne d'Arc est un mythe et les mythes ne meurent jamais. » (p. 19) – déclare la *véritable* Jeanne.

Où trouver la vérité dans ce dédale où chacun promet de la dire ? Qui croire ?

Plusieurs personnalités réelles – le roi Charles VII, Yolande d'Aragon, le duc de Bedford, Jean de Luxembourg, Hanselin, Pierre Cauchon, Geoffroy Thérage – jouent des rôles dans *Jeanne et le Feu*. Effectivement, « au théâtre on peut imaginer beaucoup de choses » (p. 19) ; au demeurant, le théâtre est « un lieu où se produisent des miracles » (p. 20). Le jeu théâtral s'appuie sur des conventions (Pavis, 2002, pp. 69-70), il

représente d'ordinaire un univers factice qui suit des codes, mais, en même temps, il peut être un prétexte pour présenter des vérités qui sont habituellement difficiles à trancher. On partage ainsi l'effet d'une médaille, l'envers et son endroit, peu importe dans quel ordre, font découvrir au moins l'un des portraits véritables de Jeanne d'Arc. D'une part, c'est l'héroïne aux pouvoirs surnaturels qui a délivré le royaume, de l'autre, c'est seulement une légende. Quel que soit le côté où l'on regarde, son destin est troublant.

Dans le registre négatif, les ennemis de la France, ainsi que ses Juges, l'ont considérée comme « mascotte de l'armée », « fille hystérique », « sorcière à la solde des Français » (p. 80), « disciple du Diable » (p. 81). Une liste quasi complète des accusations est la suivante :

Sorcière, sacrilège, devineresse, fausse prophétesse, invocatrice et conjuratrice des malins esprits, superstitieuse, initiée et adonnée à la pratique des arts magiques, mal pensante en tout ce qui se rapporte à la foi catholique, schismatique, doutant et s'écartant de la foi, sacrilège, idolâtre, apostate, maldisante, et malfaisante, blasphématrice contre Dieu et ses saints, scandaleuse, séditionnaire, perturbatrice de la paix et y faisant obstacle, excitatrice à la guerre, cruellement altérée de sang humain incitant à le répandre, impudemment et totalement oublieuse de la décence et des convenances de son sexe et revêtant impudemment l'habit d'homme et l'état de guerre, abominable à Dieu et aux hommes, prévaricatrice des lois divines et humaines et de la discipline ecclésiastique, séductrice des princes et du populaire, usurpatrice de l'honneur et du culte divin, hérétique ou du moins véhémentement suspecte d'hérésie... (pp. 95-96)

De ce sempiternel enchaînement, « vers cinq heures de l'après-midi... sur la place du Vieux-Marché à Rouen... », selon le témoignage de Geoffroy Thérage, son bourreau (p. 110), on a gardé sur la mitre de Jeanne quatre mots : « *hérétique, relapse,*

apostate, idolâtre » (p. 109). On remarque partout l'exagération et l'image disproportionnée de Jeanne par rapport à ce qui elle fut et à ce qu'elle fit.

Si l'art théâtral ne réussit pas à livrer une histoire crédible, il y a chez Matéi Visniec l'alternative de la biographie de Jeanne tracée par les bouffons royaux : Hainselin Coq (le fou de Charles VI, hérité par Charles VII), Guillaume Fouel (celui d'Isabeau de Bavière), Engelbert de Clèves (celui de Philippe le Bon, grad duc de Bourgogne), Triboulet I^{er} (celui du roi René d'Anjou), Brusquet (celui du duc de Bedford. Régent d'Angleterre), Chicot (celui de l'empereur Sigismond de Luxembourg), Mathurine (la bouffonne de Jean V, duc de Bretagne). À part leur rôle de divertir, les bouffons réussissent, grâce à leur insolence, à transmettre toujours la vérité à leurs maîtres. Par exemple, Hainselin fait découvrir à Charles VII un inventaire de ses défauts attribués à juste titre par ses sujets et ses ennemis : bâtard, lâche, morose, apathique, déprimé, inquiet, soupçonneux, timide, méfiant, fuyant, craintif, défiant, infortuné, envieux, effacé, mélancolique, fort laid, étriqué de corps et d'esprit, triste figure, honte pour le royaume, mou et paresseux, ayant hérité un grain de folie de son père, le grand infirme de la France, « trop petit et insignifiant » pour que les universitaires l'insultent (pp. 32-35).

La bouffonnerie du Moyen Âge connaît une correspondance contemporaine. Les attitudes antisystèmes, contestataires, les oppositions frontales contre les dirigeants sont parfois plus aisément imaginées par les artistes, si elles appartiennent aux personnages des bouffons. Matéi Visniec s'en sert lui aussi, par exemple, dans la pièce *Le Roi, le rat et le fou du Roi* (2002).

Est-ce que la vérité appartient aux fous ? aux saltimbanques ? aux comédiens ? aux héros et héroïnes devenu(e)s icônes pour une cause ou autre ? aux philosophes ? aux scientifiques ? aux illuminés ? aux religieux et aux théologiens ? à

l'homme médiéval ou à l'homme du XXI^e siècle ? aux historiens, universitaires-chercheurs, journalistes et autres auteurs des XV^e (Thomas de Courcelles), et XIX^e siècles (d'Arc, 1887 ; Quicherat, 1847) ou de nos jours (Senzig & Gay, 2007)² ? La subjectivité de la vérité de Foucault (2014) pourrait être une réponse. D'ailleurs, c'est quoi la vérité ? (Burguess, 2023). Sans aucun doute, c'est une rhétorique qui n'aboutit pas à une résolution. « Chacun sa vérité. », aurait dit Pirandello, avec qui on pourrait croire que la vérité appartient plutôt au personnage qu'à son auteur.

Même les historiens préoccupés par « le sens de l'histoire » (p. 35) peuvent tricher sur la vérité. Même les minutes des procès sont altérées au moment de leur traduction et de leur transcription. Ce n'est pas par hasard que Thomas de Courcelles, recteur de l'université de Paris en 1430, est mentionné et puni dans la pièce de Visniec (« Dans votre cas, je vous suggère plutôt de quitter pour un temps Paris. », p. 119), sachant qu'il a été chargé de la mise en forme et de la traduction en latin du procès de Jeanne et il a éludé son nom des votes compromettants.

Présidé par Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, partisan des Bourguignons, le procès de Jeanne se remarque de prime abord par un contraste énorme, à la fois grotesque et intolérable : l'incriminée, une jeune fille, se retrouva seule, devant un nombre impressionnant de juges et participants à sa sentence finale :

Jeanne d'Arc : Voilà, on m'a fait venir devant le Tribunal de l'Inquisition... Moi, une pauvre paysanne, devant tant de juges, d'assesseurs, de consultants, d'universitaire de haut niveau, d'experts en théologie et en droit civil et canonique... Il y avait devant moi le président du Tribunal, un certain M. Pierre Cauchon... Et puis il y avait trois cardinaux, six évêques, trente-deux docteurs, seize bacheliers en théologie, sept docteurs en

² Les références sont sélectives.

médecine, soixante assesseurs, une centaine de clercs, trois greffiers, un huissier... Et moi, j'étais seule... Je n'avais personne pour me défendre, à part Dieu qui me parlait de l'intérieur de mon cœur [...] (p. 100)

Comme le disait le personnage du Moine au début de la pièce, « [c]e ne sont pas les morts, mais les vivants qui nous font peur. » (p. 22). Devant les troupes des occupants anglais, l'arme à la main, Jeanne aurait pu se défendre, mais devant l'armée des juges dont faisaient partie des pareils, elle se vit découragée et écrasée. Des questions tombèrent en cascade et elles furent des plus caricaturales, dérisoires et tendancieuses :

Les saintes qui vous apparaissent ont-elles des cheveux ? (p. 98)
Sainte Marguerite parle-t-elle la langue anglaise ? (p. 98)
Saint Michel, quand il vous apparut, était-il nu ? (p. 99)

Jeanne resta raisonnable jusqu'à la fin, digne, pleine de sagesse, détectant sous l'autorité et le pouvoir de ceux qui la jugeaient la peur devant sa pureté et les remords de la trahison et de la lâcheté des juges : « Vous voulez allumer ce bûcher pour voir partir en fumée votre propre petitesse. » (p. 103) Dans ce contexte, auquel s'ajoute le fait que le bourreau n'arrivait pas « à réduire en cendres [s]on cœur », le secrétaire du roi d'Angleterre, Jean Tressart, avoua : « Nous sommes tous perdus ! Nous avons brûlé une sainte ! » (p. 114). L'histoire consigne, effectivement, que « son cœur est encore intact, il n'a pas brûlé » (p. 120), d'où la valeur de symbole reçu par Jehanne, la Pucelle d'Orléans.

Comme preuve que Jeanne d'Arc reste encore vivante à travers les siècles, malgré la confirmation de Geoffroy Thérage d'avoir jeté dans la Seine tant son cœur encore brûlant, que les restes de son corps (p. 114), les spectateurs de *Jeanne et le Feu* sont impliqués sans entremise dans l'histoire et reçoivent, complices, « *les cendres de Jeanne : des petits cailloux noirs,*

propres, lisses et chauds. » (p. 115). Le monde entier participe à la réécriture de l'histoire, parce qu'« [i]l nous faut un nouveau regard sur la guerre de Cent Ans. » (p. 116). Réinventé, Charles VII, ce « Nouveau Charlemagne victorieux qui regagne le cœur mystique de son royaume » (p. 119), remporte toute la gloire, après ce que l'on arrache « de tous les livres publiés par l'université » toutes les pages où il « apparaît en mauvaise posture, ridiculisé, malmené du point de vue biographique ou stylistique. » (p. 116). Ce « Second Auguste » et « Nouveau César triomphant sur le monde » (p. 118) voile tout mérite de Jeanne d'Arc. C'est ainsi que finissent l'ascension et la chute d'une guerrière visionnaire, d'une innocente qui lutte, dispense la mort et, en même temps, risque et sacrifie sa vie pour la délivrance de son pays. Et pourtant, Jeanne d'Arc s'éternise à jamais par sa sainteté et sa symbolique, à la suite de sa « mission » de combattante libératrice. Son histoire semble avoir une fin ouverte ; il y a des études des spécialistes qui considèrent que Jeanne n'était pas même brûlée (Gay, 2015). D'ailleurs, Matéi Visniec imagine lui aussi de beaux projets de Jeanne, par l'intermédiaire du personnage du roi auquel elle s'était confiée : « Ne m'as-tu pas dit vouloir te marier et avoir trois garçons... Et que le premier sera roi, le deuxième empereur et le troisième pape ? » (p. 78). Au-delà de la guerre et des luttes du pouvoir, Jeanne rêve elle-même d'une vie paisible, dans son pays, servir ses parents et « garder leurs brebis » avec sa sœur et ses frères. (p. 78).

Quelque vraie qu'elle soit dans son rôle de personnage, Jeanne d'Arc de Matéi Visniec ne dupe pas le récepteur (lecteur ou spectateur) : elle est le produit de la métapièce postmoderne *Jeanne et le Feu*. Le récepteur *sait* dès le début qu'elle ne peut pas être *la vraie* Jeanne d'Arc, mais accepte l'illusion et la convention théâtrales.

En guise de conclusion

Dans son *Art de la Guerre*, Sun Tzu (2008) rapprochait la guerre au feu : ceux qui l'initie se mettent en danger eux-mêmes, si elle se prolonge. En fait, le manuel de Sun Tzu Ping-Fa est devenu atemporel, l'un des plus lus et appliqués par les experts militaires (voir les guerres en Asie prémoderne, mais aussi au Viêt Nam du XX^e siècle), ainsi que par ceux qui fabriquent des jeux de stratégies sur les ordinateurs, voire par les spécialistes en relations interpersonnelles (O'Dowd & Waldron, 2007).

Le lien entre les femmes et la guerre n'a pas un caractère unitaire, chose intrinsèque à l'aspect polymorphe de la guerre et de la violence. On ne badine pas avec la guerre et pourtant, dans la pièce de Matéi Visniec, la satire et l'excès collent parfois au comique, même si le substratum est tragique.

Un rat apparaît à un moment donné, puis vient un deuxième et, progressivement, les rats envahissent l'espace. Leur symbolique est complexe, mais nous restons avec l'image forte, inquiétante, déprimante, de la prolifération des pièges à rats comparables à un champ miné pendant les combats. (pp. 65-68).

Une mère dont les vingt enfants sont tués à la guerre (Hécube), une femme qui mène une révolte collective par une grève du sexe (Lysistratra), une jeune vierge combative guidée par son côté thaumaturgique impénétrable par la raison (Jeanne d'Arc), une femme qui décide de garder son bébé conçu à la suite d'un viol collectif comme stratégie militaire déstabilisante (Dorra), une psychologue qui fait de son mieux pour remédier les traumatismes provoqués par la guerre (Kate) sont construites par Matéi Visniec comme si elles devaient nous avertir que la Guerre est devenue atemporelle elle aussi, une sorte d'invariant (culturel) et que des symboles et des mythes incontournables de l'Histoire arrivent à représenter notre monde en dérive dans lequel Jeanne d'Arc fut, tour à tour, marque de vinaigre, moutarde, pain

d'épices, chicorée, fromages Camembert et Coulommiers. (Visniec, 2017).

Corpus de référence

VISNIEC, M. (2009) : *Jeanne et le Feu*, Paris : Éditions L'Œil du Prince.

VISNIEC, M. (2017) : *Ioana și focul, in Ioana și focul. Șobolanul rege. Reverii pe eșafod. Cuvintele lui Iov*, București : Tracus Arte.

Autres textes cités

d'ARC, P. L. (1887) : *Le culte de Jeanne d'Arc au XV^e siècle*. Orléans, H. Herluison Libraire.

BEAUNE, C. (2004) : *Jeanne d'Arc*, Paris : Éditions Perrin.

BURGUESS, E. (2023) : *What is truth?*, BoD—Books on Demand.

CONTAMINE, Ph., BOUZY, O. & HÉLARY, X. (2012) : *Jeanne d'Arc. Histoire et dictionnaire*, Paris : Robert Laffont.

BUCAILLE, L. (2013) : « Femmes à la guerre. Égalité, sexe et violence », *Critique internationale*, Éditions Presse de Sciences Po, n° 60, pp. 9-19. <https://doi.org/10.3917/crii.060.0009>

FOUCAULT, M. (2014) : *Subjectivité et vérité. Cours au Collège de France (1980-1981)*, Paris : Seuil.

GANCEVICI, O. (2012) : *Matéi Visniec – parole et image*, Cluj-Napoca : Editura Casa Cărții de Știință.

GANCEVICI, O. (2023) : « À la recherche de la paix. Des Anciens à Matéi Visniec », *Concept*, n° 1(26), București : UNATC PRESS.

GAY, M. (2015) : 19 20 Édition Lorraine, 22.09.2015, L'INA, France Nancy 3, présentateur Thierry Gelhaye. [En ligne] : https://www.ina.fr/ina-eclairer-actu/video/g1658440_001_039/invite-marcel-gay-

[journaliste-et-auteur-de-l-affaire-jeanne-d-arc](#) (page consultée le 20 août 2022).

- LAURENT-LEFÈVRE, J.Y. (2004), *Jehanne nommée d'Arc, née et morte sur Y*, Ed. Pie.
- O'DOWD, E., & WALDRON, A. (1991): "Sun Tzu for strategists", *Comparative Strategy*, n° 10(1), pp. 25-36. <https://doi.org/10.1080/01495939108402828> .
- PAVIS, P. (2002) : *Dictionnaire du théâtre*, Paris : Armand Colin, pp. 69-70.
- QUICHERAT, J. (Éd.) (1847) : *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc, dite la Pucelle* (Vol. 13). Renouard.
- SENZIG, R. & GAY, M. (2007) : *L'affaire Jeanne d'Arc*, Éditions Florent Massot.
- TZU, S. (2008) : *L'Art de la Guerre, début du V^e siècle av. J.-C.* ; traduit par Joseph-Marie Lamiot (1772), PhiloSophie.
- VISNIEC, M. (2002) : *Le Roi, le rat et le fou du Roi*, Carnière-Morlanwelz (Belgique) : Lansman.
- VISNIEC, M. (2004) : *Attention aux vieilles dames rongées par la solitude*, Carnière-Morlanwelz (Belgique) : Lansman.
- VISNIEC, M. (2018) : *Pourquoi Hécube*, Paris : Éditions Non Lieu.
- VISNIEC, M. (2023) : *Lysistrata, mon amour*, Paris : Éditions L'Espace d'un Instant.
- Jeanne d'Arc – procès de condamnation*. La totalité de la version officielle latine traduite en français. [En ligne.] http://www.stejeannedarc.net/condamnation/proces_index.php (page consultée le 20 août 2022).